

Prix de l'Abonnement - Édition Quotidienne

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS..... \$ 9.00	\$ 5.00	\$ 2.25	\$ 0.75
POUR L'ÉTRANGER..... 12.15	6.10	3.05	1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMÉRO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Édition Hebdomadaire

1 An	6 Mois	3 Mois	1 Mois
POUR LES ÉTATS-UNIS..... \$3.00	\$1.50	\$1.00	\$0.75
POUR L'ÉTRANGER..... 4.00	2.05	1.35	1.05

Les abonnements débutent le 1er et le 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES ARTS

NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 18 FÉVRIER 1913

86ème Année

1er Septembre 1827

AU CHEVET DE LA TURQUIE

Notre très distingué confrère, M. Stéphane Lauzanne, réunit en un volume substantiel et vivant les impressions et les renseignements qu'il rapporta d'un récent voyage à Constantinople. "Au Chevet de la Turquie" est l'œuvre d'un journaliste et d'un écrivain. Nous en détachons ces pages brillantes auxquelles l'actualité ajoute un intérêt étonnant.

N'attendez pas de moi une description de Constantinople; cette que Pierre Loti a faite suffira au moins pour un siècle... Et puis, je dois l'avouer, qu'une ville soit bâtie en amphithéâtre ou en plaine, que ses murs blancs ou rouges se découpent sur un ciel bleu ou gris, le fait m'indiffère. Ce qui est passionnant, c'est de rechercher la vie mouvante des âmes qui s'agitent derrière la façade immobile des choses, c'est de voir penser, espérer, souffrir une âme humaine.

Aussi, quand, dans cet après-midi ensoleillé du 18 octobre 1912, je débarquai du bateau et mis le pied sur le quai de Galata, je regardai beaucoup moins les mosquées de Stamboul, et les bâisses de Pera, et les forêts sombres de Scutari, et les eaux colorées de la Corne d'Or, que la foule déboulant à travers les rues. Je tâchais de surprendre un peu du secret de sa pensée. Que disait-elle de cette nouvelle guerre ajoutée à tant d'autres? Que croyait-elle? Avait-elle de l'angoisse ou de la joie? Eprouvait-elle de la crainte ou de la haine?

Pour l'instant, elle semblait flâner passive, cette foule, chacun flânant sur le trottoir, et qui, pour l'orient, est une manière comme une autre d'aller à ses affaires. Personne n'échangeait d'impression avec son voisin. Les crieurs de journaux qui passaient, en hurlant le titre de feuilles grecques, françaises, turques, anglaises, faisaient de déplorables affaires et nul promoteur ne tendait vers elles la moindre main. Les boutiques étaient toutes ouvertes. De grandes affiches esonnoyaient qu'on jouerait le soir, au théâtre de Pera, "l'Enfant de l'amour", et qu'on donnerait le lendemain la "Dame aux Camélias" avec je ne sais plus quelle étoile parisienne. D'autres affiches conviaient le public à se rendre en masse à un cinéma qui avait reçu des films nouveaux et sensationnels. Les tramways grimpaient à une allure lente la côte de Pera et de quantités d'hommes se pressaient doucement dans les rues—ce qui indiquait, à tout le moins que la conscription n'avait pas enrôlé toute la population mâle du Bosphore. Bref, il fallait faire un prodigieux effort d'imagination pour se figurer qu'on était dans la capitale d'un empire qui, depuis quarante-huit heures, se trouvait en guerre avec quatre nations voisines.

Souls, les chevaux, d'une maigreur inquiétante et d'une vieillesse indiquée, attiraient l'attention. On dit que des fantômes de quadrupèdes. J'en fis l'observation à mon compagnon de voyage—M. Alphonse Guinet, frère de notre consul à Adrinople et correspondant de guerre du "Matin" qui, pendant tout mon séjour en Turquie, devait être pour moi le plus précieux des collaborateurs—et il me répondit:—
—Eh! oui, tout ce qu'il y avait de chevaux convenables à Constantinople a été réquisitionné hier par l'autorité militaire.

Il paraît que cela avait été simple, amusant et rapide.

Des agents de l'autorité s'étaient postés aux bons endroits de la ville et avaient arrêté indistinctement tous les équipages qui passaient. Un rapide coup d'œil jeté sur les attelages avait décidé de leur sort. Les chevaux étaient-ils passables, ou les réquisitionnait sur l'heure et on les emmenait, sans tarder, au désespoir du cocher et aux imprécations du voyageur. Un attaché militaire, qui revenait de Thera, avec sa femme, avait subi le sort commun et dû faire trois quarts d'heure de marche

pour rentrer chez lui. On donnait, d'ailleurs, au propriétaire du cheval requis un vague papier qui, à une vague date, devait lui permettre de toucher une vague somme d'argent. On disposait, par contre, autour du cou du cheval non requis, parce que banal, borge, claudicant ou impotent, un fil de fer plombé qui équivalait à l'inscription: "Exempt de tout service militaire." Vous jugez, dans ces conditions, de ce que pouvait valoir la cavalerie restant à Constantinople!

Le vingt-cinq ou vingt-sept correspondants de guerre débarqués en Turquie pour suivre les opérations, et qui, tous, voulaient se procurer des chevaux, en surent quelque chose... Pas le moindre poney à se mettre sous les jambes!

Il fallut verser des montagnes d'or ou avoir recours à des ruses inimaginables. Georges Raymond, par exemple, ayant appris qu'un Grec était arrivé à cacher et soustraire un cheval, se rendit chez lui. Après mille précautions, on l'emmena dans une arrière-boutique, où il vit avec stupefaction deux hommes prendre une pioche et commencer à descendre une pierre. Puis, la pierre ayant été enlevée, la tête d'un cheval enfoui dans la cave apparut. Pour dissimuler sa monture et la soustraire aux autorités militaires, le Grec, en digne fils d'Ulysse, n'avait rien trouvé de mieux que de l'enfourcher sous le sol, comme ses ancêtres enfourchaient autrefois leur trésor.

La réquisition ne s'était, au reste, pas limitée aux chevaux, mais s'était étendue aux harnais et aux fouets. Une dame qui, le matin même de mon arrivée, passant le pont de Kadikou au trot de deux maigres hardelles, avait vu sa monture arrêtée parce que les guides et les courroies en étaient toutes neuves. On les enleva et les emporta sans plus attendre, laissant au milieu du pont les chevaux tout nus, le cocher impuissant et la dame furieuse... Quant aux fouets, même système. Tout manche qui paraissait solide et toute mèche qui claquait bien avaient été confisqués en quelques quarts d'heure. Mais ça, c'était la revanche des bêtes. On ne m'enlèvera jamais de la tête que la réquisition des fouets est une idée qui a dû germer dans un cerveau de cheval!

Sainte-Sophie est peut-être la seule merveille architecturale du monde qui ne cause aucune déception au visiteur. L'islamisme y campe, mais il n'y habite pas. En cet après-midi d'octobre, la magnifique église présentait un aspect singulier. Des centaines de soldats venaient, par petites escouades, sous la conduite de sous-officiers, y faire leurs dévotions. Laisant sabres et chaussures à la porte, ils se livraient à une sainte ablution qui jamais n'avait été plus indispensable et qui devait constituer un fait unique dans leur existence. Puis, courbés en deux, ils s'avançaient vers le fond de la nef, et la comparaison était frappante entre ces soldats qui, par petits bonds, s'en allaient prier leur prophète, et ceux qui, à la même heure, sans doute, dans quelque plaine de Thraee, s'en allaient avec les mêmes bonds et les mêmes précautions, à la rencontre de l'ennemi.

Tout dans le fond, un de ces soldats dont tout à l'heure j'ai remarqué l'extrême timidité, récitait le Coran à haute voix. Sa parole, d'abord grave et musicale, s'allèra peu à peu et devenait rauque. Il profère des sons plutôt qu'il ne les chante. Son collier de barbe se hérise. Un feu étrange brille dans son regard. La sueur ruisselle de son front. Tous les autres le regardent, l'écourent, muets et recueillis.

Enfin, le chanteur, épuisé, se laissa. A recueils et par gémissements, il se retire, remet sou-

liers et sabre et, avant de quitter la cour qui entoure Aia Sofia, il va jeter un regard sur le tombeau du sultan Mourad, qui, croyant avoir été trompé par une de ses cinq femmes et avoir un bâtard parmi ses vingt-quatre enfants, tua, pour en avoir le cœur net, les cinq femmes et les vingt-quatre enfants. Cette méthode d'instruction judiciaire lui a valu une magnifique tombe à lui, cinq tombes plus modestes à ses femmes et vingt-quatre petites tombes à ses enfants... Le soldat contemple tout cela en passant et il puise dans ce spectacle des sentiments de courage et d'énergie pour aller se battre. Puis il redescend les rues de Stamboul, le pas lourd et le cœur léger.

Si Sainte-Sophie éveille dans l'âme une idée de magnificence, la Sublime Porte n'éveille guère dans la pensée que des idées de déchéance. C'est une suite de bâtiments longs et bas; le pavillon de gauche, qui sert de résidence au grand vizir, est encore à peu près convenable, mais tout le milieu qui fut incendié, n'est un amas de ruines, et le pavillon de droite, qui est affecté au ministère des affaires étrangères, ressemble à un baraquement. On y accède par une impasse désolée et on y entre après avoir franchi une grille torde et avoir foulé aux pieds un pavé disjoint où pousse l'herbe. Il y a là tout un symbole... L'intérieur est un peu moins lamentable que le dehors: de trois à cinq, les couloirs sont assez animés et une quantité d'huissiers déambulent avec une quantité de tasses de café dans une fumée de cigarettes épaisse—excellente atmosphère pour palabrer, c'est-à-dire travailler. On entre d'ailleurs là comme on veut, sans presque jamais se faire annoncer et en poussant simplement la porte du cabinet où on a à se rendre.

C'est ainsi que je pouvais la porte de Salih bey, directeur des affaires politiques—le Paléologue du droit.

Salih bey m'affirma que je ne le dérangeais pas. —"J'ai depuis hier quatre Etats de moins sur les bras!" Presque plus rien à faire.

Salih bey parle le français comme un Parisien et comme tous les fonctionnaires des affaires étrangères. C'est un homme fin, intelligent et remarquablement au courant de la politique du monde. Pour le moment, il se déclare enchanté d'avoir des loisirs.

—Par tempérament, me dit-il, la guerre me fait horreur, mais il y a à des paix qui font honte. J'aurais cette fois versé des larmes sur mon pays si nous avions eu la paix.

J'entends encore Salih bey me dire cette phrase. Elle m'est revenue souvent, par la suite, à la mémoire. C'est un souvenir douloureux et un peu cruel que toutes ces paroles qu'on prononce "avant" et qu'on ne prononcera pas "après".

En attendant, le soir tombait sur la ville, et par les ruelles obscures, je regagnai Pera.

Pendant deux semaines, quinze mille hommes passeront chaque jour, entre le lever et le coucher du soleil, d'Asie en Europe. Les uns étaient amenés en chemin de fer jusqu'à la gare d'Haidar Pacha, à Scutari; ils sautaient de là dans des chalandis qui traversaient le Bosphore et montaient automatiquement dans trente trains, qui quittaient la gare de Sirkedji à Stamboul. Les autres s'arrêtaient sous les murs de l'antique Nicomédie, au bord du golfe d'Ismid; ils traversaient de là en vapeur la mer de Marmara jusqu'à San-Stefano, où ils prenaient également le train. Tous étaient vêtus de neuf des pieds à la tête. Chaque homme avait une chaude couverture grise sur les épaules, un capuchon enroulé autour du cou, des courroies de sac et des poches à cartouches d'un jaune éclatant, un mousquet dernier modèle en bandoulière et une musette irrémédiablement neuve au côté. Jamais, de mémoire de Turc, on n'avait vu un soldat partir à la guerre aussi bien équipé.

En bordure de la petite ville de San-Stefano, rendue déjà deux fois historique par l'armée russe, qui y campa en 1878, et par l'armée révolutionnaire de Salomon, qui y campa en 1909, une minuscule cité de toile se dressait, et dans cette cité, dont chaque maison était une tente de campagne, 15,000 hommes se pressaient alors.

Quand j'arrivai au camp, qui touchait à la gare, les hommes étaient soit groupés par petits cercles autour d'un officier qui leur faisait la théorie, soit occupés à ranger leur fourrage.

C'étaient de robustes et solides gaillards, entièrement habillés de neuf, comme ceux que j'avais vus à la gare de Sirkedji, à Constantinople. Je n'avais plus un rouste et un avisant solide encore que les autres, et avec la permission de son officier, je l'interrogeai: —"D'où viens-tu?" —"D'Angora."

(Notez, entre parenthèses, qu'Angora est en Asie Mineure, à 500 kilomètres du Bosphore.)

—Combien de jours as-tu mis pour venir ici? —"Sept jours."

—As-tu laissé beaucoup de soldats derrière toi? —"Oui! oui, des milliers et des milliers!"

—L'homme a un geste qui embrasse l'immensité de l'espace. —"Combien touches-tu par jour?" —"Trois piastres."

—Te paye-t-on régulièrement? —"Très régulièrement. Je viens de toucher mon argent."

—Quand comptes-tu revoir Angora? —"Dans deux mois. C'est une promenade que nous sommes venus faire de ce côté."

—Ne regrettes-tu rien derrière toi? —"Si, je regrette les musiciens; mais ils ne vont pas tarder à arriver. Nous en aurons besoin pour faire danser les filles bulgares."

L'officier commençait sans doute à trouver que la conversation s'égarait un peu; mais il n'eût pas à prendre la peine de l'interrompre, car à ce moment un grand mouvement se produisit dans le camp. Un train qui était à quai, sous pression, sifflait; il allait partir.

Le train comptait quinze wagons de marchandises, dont quatre ou cinq étaient déchargés et les autres fermés. Sur chaque wagon était inscrite, en français et en turc, la mention "35 hommes." Mais en réalité il en contenait soixante ou soixante-dix. Il était bondé à craquer, tellement bondé que les derniers entrés laissaient pendre leurs jambes par l'ouverture du fourgon et devaient se tenir en équilibre instable sur le bord.

Les hommes ne mirent guère plus de dix minutes pour se caser n'importe où, et quand le dernier fut monté, on donna le signal du départ.

Le train s'ébranla. Alors s'éleva dans le ciel une double clameur, celle de ceux qui partaient et celle de ceux qui restaient, celle du train et celle du camp. Elle allait, croissant d'intensité, comme le fracas de la mer sur la plage. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Ce n'était pas une clameur de haine, c'était une clameur de joie indicible. Le collègue qui part en vacances, le soldat de la classe qui quitte la caserne ne possèdent pas un cri d'une joie plus pure et plus sincère.

Puis, dès que le fanal rouge du fourgon arrière eut disparu dans le lointain, le camp retomba dans un silence religieux.

Après le camp, je visitai la ville; après les soldats, je questionnai les habitants. Malgré l'amas extraordinaire de troupes, force me fut de constater l'ordre le plus parfait. Les hommes se promenaient par groupes dans la rue ou le long de la mer, sous la conduite de sous-officiers, et achetaient du tabac et du nougat.

Six vapeurs accostaient chaque jour et laissaient au camp de sept à huit mille hommes. Personne ne restait là plus de qua-

LA SITUATION AU MEXIQUE

Madero Prépare sa Fuite. La Censure Empêche l'Envoi de Nouvelles

El Paso, Texas, 17 février. — La famille du président Madero est en train de réaliser ses projets en forêt de caoutchouc, mais que les nombreux visiteurs et ranches qu'ils possèdent dans le pays. La fortune de la famille Madero, qui consiste principalement en biens fonciers, est estimée entre 50 et 60 millions. Suivant des informations sur la famille du président à l'invitation de quitter le Mexique sans peine.

Mexique, 17 février. — Au par la censure. — La famille a repris dimanche matin à 11 heures; pendant la nuit de dimanche quelques coups de canon ont été échangés. Lundi, à la pointe du jour, il y a eu une reprise des hostilités, les rebelles et les fédéraux occupent les mêmes situations qu'au début des hostilités. On applique une censure très sévère.

Washington, 17 février. — Voici quelques-unes des nouvelles de la situation au Mexique. Reprise des hostilités à Mexico entre Madero et Diaz. La censure très sévère empêchant de recevoir beaucoup de nouvelles.

Le président Taft a répondu à la demande de Madero au sujet de l'intervention des Etats-Unis, en disant que les troupes américaines n'avaient reçu aucun ordre pour pénétrer au Mexique; faisant ressortir l'importance d'un prompt rétablissement de l'ordre et de la paix, et que le devoir principal de l'heure actuelle était de remédier immédiatement à la situation.

Les divers consuls ont annoncé que la population Mexicaine est assez calme, attendant les nouvelles d'une action décisive à Mexico.

L'amiral Southard, à bord du croiseur Colorado, est allé de Mazatlan à Manzanillo où l'on signale une manifestation anti-américaine.

Le président Madero a envoyé un message à Washington disant qu'il espérait bientôt un résultat définitif.

Les entrées américaines Vermont et Nebraska, sont attendus à la Vera-Cruz.

Vera-Cruz, Mex, 17 février. — Federico Léon Vargas, un réfugié de Mexico, qui est arrivé avec sa famille, annonce que le dernier chapitre de la lutte sanglante pour la possession de Mexico se déroule à coups de canons.

Suivant M. Vargas, qui est un gros marchand de cuirs, avec plusieurs agences dans différents endroits du Mexique, le rétablissement des atrocités commises ne sera jamais fait.

La maladie propagée par les cadavres humains et les carcasses d'animaux, est un menaçant pire que celle de la guerre. Les blessés sont sans aucune soie, les morts sans sépulture. Le gouvernement de Madero dit M. Vargas a interdit à la Croix-Rouge de secourir les blessés, ce qui est laissé à la Croix-Blanche, une institution Mexicaine très mal équipée.

Arrestation d'un Polygame

Lake Charles, La., 17 février. — Jesse Beryman Carroll, âgé de 27 ans, le fils de Thomas J. Carroll, un riche planteur de Merryville, a été arrêté à St. Louis. Il est accusé de polygamie.

Carroll s'est marié ici, il y a quelques années, avec une sténographe, qu'il abandonna au Texas, pour se marier avec Mlle Virginia Southern, de San Antonio, il s'est ensuite marié avec Mlle Hattie Eads à St. Louis. Il déclare avoir eu trois femmes et a un an, mais qu'il n'est pas polygame à l'heure actuelle.

Carroll avait été arrêté il y a un an pour avoir détourné les fonds du Metro Fish & Oyster

Décès d'un Ancien Pilote

Le Capitaine Oscar Schultz, un des plus anciens membres de la Branch Pilot Association, au point de vue du service, est mort dimanche.

Il était né à Stockholm, Suède, il y a soixante-huit ans, et peu de temps après son arrivée en Louisiane il y a cinquante ans il joignit les rangs des pilotes et servit comme tel pendant la guerre civile. Il se retira du service actif il y a trois ans. Il laisse sa femme, née Mlle Mary Wuertz, une petite-fille, Mlle Mary Schultz, et un neveu, le Capitaine Philip Wuertz.

Co. il n'a pas été poursuivi devant les tribunaux, grâce à l'influence de son père dans cette localité.

BALKANS

Londres, 17 février. — Les soldats Turcs, ont essayé hier matin de tuer Enver Bey. Ils ont réussi à le blesser grièvement. Une dépêche reçue de Constantinople annonce qu'Enver Bey a été poignardé à plusieurs reprises; les détails manquent.

La semaine dernière Enver fit un effort désespéré pour traverser les flammes de l'armée Bulgare, sur les rives de la mer de Marmara, avec quelques troupes bien décidées. Ils furent repoussés après avoir subi des pertes terribles.

Enver Bey fut un des chefs du mouvement "Jeune Turc" qui fit reprendre les hostilités entre la Turquie et les Etats des Balkans. Les soldats mécontents avaient à plusieurs reprises fait des menaces contre son existence. L'assassinat de Nazim Pacha, leur bien aimé général en chef avait soulevé leur mécontentement.

Enver fut un des meilleurs chefs pendant la guerre Italo-Turque; et il était proclamé par les experts européens "le meilleur soldat de l'armée Turque."

Toutes les dépêches, qui malgré la censure, parviennent à Londres de Constantinople, confirment toutes l'échec subi par Enver Bey, le chef Turc, en essayant de débarquer des troupes sur les rives de la mer de Marmara.

Ces forces sont maintenant à Gallipoli, où leur ravitaillement est à peu près impossible.

Le correspondant du Daily Chronicle, rapporte le débarquement de 10,000 Grecs, dans la Baie de Besika, sur la côte de l'Asie Mineure, près de l'entrée des Dardanelles. Ce rapport est considéré comme incertain. Les officiers du navire de guerre anglais Zelandia, qui vient d'arriver à Constantinople démentent ce bruit.

La situation entre la Roumanie et la Bulgarie est devenue de nouveau assez sérieuse. Les négociations qui ont eu lieu à Sofia n'ont eu aucun résultat appréciable.

Hakki Pacha, ancien grand vizir est arrivé à Londres. Le but de sa mission est tenu secret, mais il y a peu de raisons de douter que la situation militaire de la Turquie est désespérée et qu'une nouvelle tentative pour signer la paix va être faite.

Cependant la publication de la réponse de l'Empereur de Russie à la confirmation tendue était la situation entre la Russie et l'Autriche. En même temps il paraît impossible de pouvoir arranger amiablement le différend Roumano-Bulgare. Ces questions préoccupent gravement la chancellerie européenne.

Une dépêche de Constantinople au Daily News déclare que le grand vizir considère avec désespoir la situation actuelle. Suivant le correspondant il est anxieux de signer la paix, mais les chefs du parti Jeune Turc sont encore remplis d'espoir.

Bagarre à Merryville

Lake Charles, La., 17 février. — Une bagarre s'est produite à Merryville, dans laquelle deux hommes de couleur ont été tués, et plusieurs blessés. Toutes communications entre cette ville et Merryville ont été interrompues et l'on a pu obtenir que quelques maigres détails.

Il est dit qu'à la suite de l'expulsion de Charles Cline, William Baker, Eastman et Charles Denny, des grévistes, des secrétaires du American Lumber Co., une rencontre générale eut lieu entre des grévistes et non grévistes, dans laquelle les participants de chaque faction firent feu les uns sur les autres. La Sheriff W. A. Martin, de Ridder, parvint à Beau regard, est parti immédiatement pour les lieux du désordre, accompagnée de plusieurs députés-shériffs.